

LUZ GABÁS

Des palmiers dans la neige

ROMAN



Le phénomène
éditorial espagnol


CHARLESTON
POCHE

LUZ GABÁS

DES PALMIERS DANS LA NEIGE

« Elle va bien, elle est très forte, elle n'a pas eu le choix. »

Un fragment de lettre, découvert par hasard, et toutes les certitudes de Clarence de Rabaltué s'effondrent. bercée dès l'enfance par les récits de son père, elle croyait tout savoir de cette jeunesse passée sur l'île tropicale de Fernando Póo, en Guinée espagnole. De l'odeur enivrante du cacao, de la richesse de la végétation et du soleil écrasant...

Mais elle ignore tout de cette mystérieuse « elle » et de son lien avec son père.

Et s'il existait une tout autre vérité, loin de l'histoire familiale officielle ? Un passé fait de secrets, d'amours interdites, de conventions sociales bafouées et de danger... Clarence s'envole pour la Guinée, déterminée à remonter le temps jusqu'à cet hiver 1953 où tout a commencé.

À la fois grande saga familiale et fresque épique, le récit traverse les océans, les générations et nous confronte à l'un des aspects les plus sombres de notre passé colonial.

Une bouleversante histoire d'amour interdit, dans la lignée de *Out of Africa*.

Après un diplôme en littérature anglaise, **Luz Gabás** a mené de front carrière universitaire, traduction, journalisme, recherche littéraire et participation à des projets culturels, théâtraux et cinématographiques. Son premier roman, *Des palmiers dans la neige*, inspiré de son histoire familiale, connaît immédiatement un grand succès public, avec plus d'un million d'exemplaires vendus, des traductions dans plusieurs langues et une adaptation cinématographique.

Traduit de l'espagnol par Anaïs Goacolou

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-555-7



9 782368 125557

9,50 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère



CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Ce roman m'a bouleversée ! Il met en lumière le passé colonial espagnol en laissant à toutes les voix une légitimité, ce qui ouvre véritablement la réflexion. C'est également une belle ode à la famille et aux traditions, où l'amour trouve une place. C'est un très beau long roman, touchant, qui nous fait voyager de l'Afrique à l'Espagne. »

Maud, du blog *Les Tribulations d'une Maman Mammouth*

« Politique, amour, trahison et cultures s'entremêlent pour un voyage intense au cœur de la Guinée équatoriale. Un roman historique impressionnant tant il est documenté. C'est un récit poignant et enrichissant aux multiples rebondissements ! »

Aurélie, du blog *Mon Jardin Littéraire*

« Fresque romanesque, héritage et même passion familiale, ce roman est une ode aux amoureux. Ceux qui s'aiment jusqu'à l'impossible, envers et contre tout et tous. »

Élodie, du blog *Eliot et des livres*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page

www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Titre original : *Palmeras en la nieve*

© Luz Gabás, 2012

© Ediciones Planeta Madrid, S.A., 2012

Traduit de l'espagnol par Anaïs Goacolou

La traductrice de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse de la Région Nouvelle-Aquitaine.

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-555-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Luz Gabás

DES PALMIERS DANS LA NEIGE

ROMAN

*Traduit de l'espagnol
par Anaïs Goacolou*


CHARLESTON
POCHE

*À mon père, Paco, pour la passion contagieuse
avec laquelle il a mené sa vie ; et à José Español,
la passion de la mienne. C'est grâce à eux deux
que ce roman existe.*

*À ma mère, María Luz, et à mes sœurs, Gemma
et Mar, pour leur soutien inconditionnel,
en toutes circonstances.*

*Et à José et Rebeca, qui ont grandi en même temps
que ces pages.*

Ce soir, vous vous aimerez avec désespoir, parce que vous savez que ce sera votre dernière nuit ensemble. Vous ne vous reverrez jamais.

Jamais.

Ce ne sera pas possible.

Vous vous caresserez et vous embrasserez avec une intensité que seule l'angoisse peut procurer à deux personnes désireuses de s'imprégner de l'essence de l'autre par le goût et le toucher.

La pluie tropicale martèle sans relâche la balustrade verte de la galerie extérieure qui conduit aux chambres, étouffant vos gémissements furieux. Les éclairs cherchent à s'étirer dans le temps pour vaincre l'obscurité.

— Laisse-moi te voir, te toucher, te sentir une minute de plus...

Dans un coin de la chambre, deux valises de cuir fatigué. Sur un dossier de chaise, une gabardine. Une armoire vide aux portes entrouvertes. Un chapeau colonial et une photographie sur la table. Des vêtements aux couleurs vives épars sur le sol. Un lit transformé en nid d'amour par la moustiquaire qui tombe du plafond. Deux corps qui se meuvent dans la pénombre.

Après dix-huit ans, c'est fini.

Tu aurais pu défier le danger et décider de rester.

Tu aurais évité la pluie, cette maudite pluie qui s'obstine à marquer les moments les plus tristes de ta vie.

Tu ne souffrirais pas par cette nuit si noire.

Les gouttes rebondissent sur les vitres.

Quant à elle...

Elle aurait pu ne pas te regarder, sachant qu'il aurait mieux valu éviter.

Et elle ne souffrirait pas par cette nuit de clarté intermittente et cruelle.

La pluie douce et paisible s'accroche aux objets et glisse lentement, comme les larmes, baignant l'atmosphère d'une mélancolie contagieuse. La pluie forte de cette nuit, menaçante, cingle et rappelle qu'elle ne s'attache à personne. Même la terre ne peut l'absorber ; elle meurt à l'instant cruel où elle frappe le sol.

Vous avez savouré nombre de nuits d'amour calme, tendre, sensuel, mystique. Vous avez joui du plaisir interdit. Et vous avez également eu la liberté de vous aimer au grand jour.

Mais vous n'en avez pas eu assez.

Cette nuit, mille et une gouttes de tornade imprègnent chacun de vos mouvements.

Fais-lui mal ! Griffes sa peau ! Mords ! Lèche ! Imbibe-toi de son odeur !

Pour exister. Pour vous faire souffrir. Parce que vous ne pouvez rien changer. Vous avez assumé la séparation. Cette maudite résignation.

Prends son âme et sème, même si tu sais que ça ne germera plus.

— Je m'en vais.

— Tu t'en vas.

— Mais tu gardes mon cœur.

Pour toujours.

*
* *

Deux coups secs et rapides à la porte, une pause, puis deux coups encore. C'est le code. José est ponctuel. Tu dois te dépêcher ou tu n'auras pas ton avion.

Tu ne peux pas te dépêcher. Vous ne pouvez vous détacher l'un de l'autre. Vous avez seulement envie de pleurer. De fermer les yeux et de rester ainsi, dans cette indéfinissable irréalité.

Le temps qui vous était imparti touche à sa fin. Il ne reviendra pas. C'est inéluctable. Il n'y aura pas de larmes ; les choses sont ainsi. Peut-être à une autre époque, dans un autre lieu... Mais vous n'avez choisi ni votre naissance ni vos appartenances. Vous avez décidé de vous aimer, en dépit des difficultés. En sachant que tôt ou tard ce jour viendrait. Et il est

arrivé, exerçant une urgence qui interdit tout adieu au grand jour et nie la promesse d'un prompt retour.

Cette fois, le voyage est un aller simple.

Tu te lèves et commences à te rhabiller. Elle reste assise contre le mur, les bras autour de ses jambes repliées, le menton sur les genoux. Elle t'observe un moment et ferme les yeux pour graver dans sa mémoire le moindre détail de ton corps, de tes gestes, de tes cheveux. Quand tu es habillé, elle se lève et vient vers toi, ne portant rien qu'un collier fait d'une fine lanière de cuir et de deux coquillages. Tu l'as toujours vue avec ce bijou. L'un des coquillages est un cauri, un petit escargot brillant de la taille d'une amande. L'autre est un *achatina* fossilisé, un escargot également, plus grand. Elle dénoue le lien et te le passe autour du cou.

— Ils apporteront chance et fortune sur ton chemin.

Tu enlaces sa taille de tes bras puissants et l'attires à toi, humant l'odeur de ses cheveux et de sa peau.

— Ma chance prend fin ici et maintenant.

— Ne t'inquiète pas. Je ne pourrai ni te voir ni te toucher, mais où que tu sois tu feras partie de moi.

De ses grands yeux affligés émanent une grande assurance et une grande fermeté. Elle souhaite croire que la mort même ne pourra vous séparer, qu'il y aura un lieu pour vous retrouver, sans temps, sans pression, sans interdits.

Tu poses les doigts sur les coquillages. Le cauri est doux comme sa peau et brillant comme ses dents. Sa rainure évoque une vulve parfaite, porte d'entrée et de sortie de la vie.

— Est-ce que ce petit *achatina* me protégera aussi des vents mauvais ?

Elle sourit en se rappelant votre première fois.

— Tu es fort comme un kapokier et souple comme un palmier royal. Tu résisteras aux coups de vent, les racines bien en terre et tes feuilles persistantes pointées vers le ciel.

De nouveau, deux coups secs et rapides à la porte, une brève pause suivie de deux autres coups. Puis une voix pressée, discrète par-dessus l'orage.

— Je t'en supplie, il est très tard. Nous devons y aller.

— J'arrive, Ösé. Une minute.

Une minute, et adieu. Une minute qui en réclame une autre, et encore une autre.

Elle s'apprête à s'habiller, tu l'en empêches.

— Reste comme ça, toute nue. Laisse-moi te voir, s'il te plaît...

Dorénavant elle n'a même plus le collier pour se protéger. Et toi, tu n'as rien pour elle ?

Sur la table, le salacot dont tu n'auras plus besoin et la seule photo que vous ayez de vous deux.

Tu prends l'une des valises, tu l'ouvres sur la table et d'un petit sac en toile tu sors des ciseaux. Tu plies la photo en marquant de ton ongle la ligne qui sépare vos deux images et tu coupes.

Tu lui donnes la partie où tu apparais, appuyé contre un camion de la cour.

— Tiens. Souviens-toi de moi comme je suis maintenant, de la même façon que moi je me souviendrai de toi.

Tu regardes l'autre partie, où elle sourit, avant de la glisser dans la poche de ta chemise.

— Je regrette de toute mon âme de ne pas pouvoir...

Un sanglot t'empêche de poursuivre.

— Tout ira bien, ment-elle.

Elle ment parce qu'elle le sait, elle souffrira chaque fois qu'elle traversera la cour, entrera dans la salle à manger, posera la main sur la rampe blanche de l'élégant escalier. Elle souffrira chaque fois que l'on prononcera le nom du pays où tu pars. Chaque fois qu'elle entendra le moteur d'un avion.

Et chaque fois qu'il pleuvra comme cette nuit.

Tout ira bien...

Tu l'étreins en sentant qu'à partir de maintenant plus rien n'ira.

Dans quelques secondes, tu prendras tes valises et ta gabardine. Tu l'embrasseras une nouvelle fois avec passion. Tu te dirigeras vers la porte. Tu entendras sa voix et tu t'arrêteras.

— Attends ! Tu oublies ton *salacot* !

Mon chapeau.

— Il te rappellera ce que tu as été pendant tant d'années.

— Je n'en veux pas. Garde-le, toi. Rappelle-toi ce que j'ai été pour toi.

Tu t'approcheras et tu l'embrasseras enfin avec la tendresse chaude, riche et lente d'un ultime baiser. Tu la regarderas dans les yeux un instant. Vous fermerez les paupières et vous serrerez les dents pour éviter de pleurer. Vous vous caresserez la joue doucement.

Tu ouvriras la porte et elle se refermera derrière toi avec un bruit léger qui aura à tes oreilles l'impact d'un coup de feu. Elle appuiera la tête contre la porte et, alors, elle pleurera amèrement.

Tu sortiras dans la nuit et te fondras dans la tourmente que rien ne pourra calmer.

*
* *

— Merci, Ösé. Merci pour ta compagnie pendant toutes ces années.

Ce sont les premiers mots que tu prononces depuis que tu es sorti de la chambre pour partir vers l'aéroport. Ils résonnent étrangement à ton oreille, comme si ce n'étaient pas les tiens. Tout te paraît inconnu : la route, les bâtiments, le terminal de métal préfabriqué, les hommes que tu croises.

Rien n'est réel.

— Il n'y a pas de quoi, répond José en posant sa main sur ton épaule.

Les larmes brillent dans les yeux cernés de rides de l'homme qui a été comme un père pour toi en ce lieu étrange pour toi au début. C'est dans sa dentition que le passage du temps est le plus frappant.

Quand ton père vous parlait de José dans ses lettres ou te racontait leurs histoires au coin du feu lors des veillées d'hiver, il disait toujours qu'il n'avait jamais vu des dents si blanches et si parfaites. C'était il y a une éternité.

Il n'en reste presque plus rien.

Tu ne reverras pas José non plus.

L'odeur, le vert capiteux de la nature généreuse, le son solennel des chants profonds, le brouhaha des fêtes, la noblesse des amis comme lui et la chaleur permanente sur la peau commenceront à te paraître étranges. Tu ne feras plus partie de cet univers. Au moment même où tu monteras dans cet avion, tu redeviendras un öpottò : un étranger.

— Cher Ösé... Je voudrais te demander une dernière faveur.

— Tout ce que tu voudras.

— À l'occasion, de temps en temps, si tu pouvais laisser quelques fleurs sur la tombe de mon père. Il est très seul en ces terres.

Quelle tristesse de penser que ses restes reposent dans un lieu oublié, qu'il n'y aura personne qui lui consacre quelques minutes de recueillement.

— Tant que je serai en vie, Antón aura des fleurs fraîches sur sa tombe.

— *Tènki, mi frend.*

Merci, mon ami. De me tirer de l'embarras. De m'avoir aidé à comprendre ce monde si différent du mien. De m'avoir appris à l'aimer. D'avoir su voir plus loin que l'argent qui m'avait amené ici. De ne pas m'avoir jugé.

— *Mi hat no gud, Ösé.*

— *Yu hat e stron, mi frend.*

My heart is not good. Your heart is strong, my friend.
Mon cœur a mal. Ton cœur est fort.

Il résistera, quoi qu'il arrive.

Tu résisteras, oui. Mais tu n'oublieras pas que, pendant des années, tu as jonglé avec quatre langues qui ne suffisent pourtant pas à décrire ce que tu ressens : *tu hat no gud.*

L'avion attend sur la piste.

Adieu, *vitémá*, homme au grand cœur. Prends bien soin de toi. *Tek kea, mi frend*. Serre-moi la main. *Shek mi jan*.

Take care. Shake my hand.

Tu te laisseras emporter dans les nuages sur des milliers de kilomètres et tu atterriras à Madrid, où tu prendras un train pour Saragosse. Ensuite, tu prendras un bus et tu retrouveras les tiens. Mais toutes ces heures de voyage ne suffiront pas pour te défaire des années écoulées, les meilleures de ta vie.

Et cette conscience que les meilleures années de ton existence se sont déroulées en terres lointaines restera un secret ancré au plus profond de ton cœur.

Tu ne peux pas savoir qu'il apparaîtra en pleine lumière dans plus de trente ans. Qu'un jour les deux parties de la photo si cruellement séparées seront réunies.

Clarence n'existe pas encore.

Ton autre Daniela non plus.

Tandis que l'avion s'élèvera, tu verras l'île diminuer par le hublot. Tout le vert du monde qui un temps a envahi ton être deviendra peu à peu une petite tache sur l'horizon, avant de disparaître. D'autres personnes voyageront avec toi. Comme toi elles garderont le silence. Comme toi elles porteront toutes leur histoire.

Le silence tiendra en quelques mots, insuffisants pour traduire l'oppression qui pèse sur votre poitrine :

— *Ö má wè, etúlá.*

Adieu, chère île.

LE MOIS LE PLUS CRUEL

Pasolobino, 2003

Quelques lignes suffirent à susciter chez Clarence une curiosité dévorante, bientôt doublée d'une inquiétude croissante. Elle avait dans la main un petit morceau de papier qui s'était collé à l'une des nombreuses enveloppes si minces qu'elles en étaient presque transparentes, ornées du cadre bleu et rouge destiné au courrier acheminé par avion ou par bateau voilà des décennies. Très fin, le papier à lettres rendait plus abordable le coût d'expédition. C'est donc en de légères piles de courrier que s'amoncelaient des fragments de vie serrés dans des mots qui débordaient dans des marges inexistantes.

Clarence relut pour la énième fois le bout de papier où apparaissait une écriture différente de celle des missives répandues sur la table du salon :

Je ne reviendrai pas à F.P., donc si tu veux bien j'aurai à nouveau recours aux amis d'Ureka pour que tu puisses continuer à envoyer l'argent. Elle va bien, elle est très forte, elle n'a pas eu le choix, elle, même si son bon père lui manque, car je suis au regret de t'annoncer, sachant combien tu en seras affecté, qu'il est décédé il y a quelques mois. Et ne t'inquiète pas, ses enfants vont bien aussi, l'aîné travaille et l'autre profite de ses études. Si tu voyais comme tout est différent de quand...

C'était tout. Pas une date. Pas un nom.

À qui s'adressait cette lettre ?

Le destinataire ne pouvait être de la génération du grand-père de Clarence : la texture du papier, l'encre, le style et la graphie paraissaient plus récents. D'un autre côté, les mots s'adressaient à un homme, comme l'induisait l'adjectif « affecté », ce qui réduisait le cercle à son père Jacobo et à son oncle Kilian. Enfin, le papier était apparu près d'une des quelques lettres écrites par son père. Comme c'était étrange... Pourquoi ne pas avoir conservé le texte entier ? Clarence imagina Jacobo rangeant la missive, puis regrettant son geste et décidant de la déchirer, sans s'apercevoir qu'un morceau restait collé à une enveloppe. Mais pourquoi son père aurait-il agi ainsi ? La lettre contenait-elle des informations compromettantes ?

Étourdie, Clarence releva la tête et reposa le papier sur la grande table de noyer, près du canapé Chesterfield de cuir noir, avant de frotter ses yeux endoloris. Elle lisait sans discontinuer depuis plus de cinq heures. Elle poussa un soupir et remit une bûche dans la cheminée. Le frêne crépita dans les flammes. Le printemps était plus humide qu'à l'accoutumée, et Clarence s'était refroidie à rester assise si longtemps. Elle demeura un instant les mains tendues vers le feu, se frictionna les avant-bras puis s'appuya au trumeau de bois sculpté de la cheminée. Le miroir lui renvoya l'image fatiguée d'une jeune femme aux yeux verts cernés, des mèches châtain s'échappant d'une épaisse natte autour d'un visage ovale marqué de fines rides soucieuses. Pourquoi ces lignes l'avaient-elles tant alarmée ? Parcourue d'un frisson elle secoua la tête, puis se dirigea de nouveau vers la table et se rassit.

Elle avait classé les lettres par auteur et par ordre chronologique, à partir de 1953, l'année où Kilian avait écrit tous les quinze jours avec ponctualité. Le contenu cadrait à la perfection avec la personnalité de son oncle : les courriers étaient extrêmement précis dans leur description de sa vie quotidienne, de son travail, de son environnement et du climat. Il racontait tout dans les moindres détails à sa mère et à sa sœur. De Jacobo, il y avait moins d'envois. Souvent, il se contentait d'ajouter trois ou quatre lignes à ce qu'avait rédigé son frère. Et les missives de grand-père Antón étaient rares et courtes, pleines des formules types des années 1930 et 1940 : par la grâce de Dieu il allait bien, souhaitait que toute la famille se

porte également bien, et exprimait sa gratitude pour leur générosité à ceux qui les aidaient alors à Casa Rabaltué – un parent ou un voisin.

Clarence se réjouit d'être seule. Sa cousine Daniela était en ville avec son oncle Kilian pour un bilan médical de ce dernier, et ses parents ne monteraient pas avant deux semaines. Pourtant, elle se sentait coupable d'être ainsi entrée dans l'intimité de tous ces gens encore vivants. Fouiner dans ce que son père et son oncle avaient écrit des décennies plus tôt lui procurait une étrange sensation. On faisait plutôt cela quand on triait les papiers d'un défunt. D'ailleurs, elle éprouvait moins de gêne à lire les lettres de son grand-père, qu'elle n'avait pas connu, que celles de Jacobo et Kilian. Certes, elle connaissait déjà nombre des anecdotes qu'elle venait de lire. Mais, racontées à la première personne, de l'écriture penchée et tremblée de quelqu'un qui n'était pas habitué à prendre la plume, et imprégnées d'une émotion qu'il ne parvenait pas à masquer, leur nostalgie plus qu'évidente avait provoqué chez Clarence un trouble si intense que plus d'une fois elle en avait eu les larmes aux yeux.

Elle se rappelait, plus jeune, avoir ouvert l'armoire sombre au fond du salon et caressé ces lettres, s'amusant de ces documents qui esquissaient ce qu'avait été leur maison centenaire, la Casa Rabaltué : coupures de journaux jaunies par le temps, prospectus de voyage et contrats de travail ; vieux cahiers de cession de bétail et baux de fermes, listes de moutons tondus et de veaux vivants ou morts ; cartes de baptême et

d'enterrement, vœux de Noël au tracé incertain et à l'encre fanée, invitations et menus de mariage ; photos d'arrière-grands-parents, de grands-parents, de grands-oncles et grands-tantes, de cousins et de proches ; actes de propriété remontant au XVII^e siècle et documents de permutation de terrains concernant des parcelles constructibles entre la station de ski et les héritiers de la maison.

Elle n'avait pas pensé à s'intéresser aux lettres personnelles pour la simple raison que, jusque-là, les récits de Kilian et Jacobo lui avaient suffi. Mais, évidemment, elle n'avait pas encore assisté au congrès où des conférenciers africains feraient naître en son cœur de fille, petite-fille et nièce de colons des sensations inconnues et inquiétantes. Depuis, elle avait conçu un vif intérêt pour la vie des hommes de sa maison. Elle se souvint de la soudaine urgence qu'elle avait ressentie à monter au village et ouvrir l'armoire, de l'impatience qui s'emparait d'elle tandis que ses obligations professionnelles s'acharnaient à la retenir contre sa volonté à l'université. Heureusement, elle avait pu s'en libérer en un temps record, et, pour une fois, la maison était vide, ce qui lui avait donné l'occasion de lire et relire ces missives dans une tranquillité absolue.

Elle se demanda si quelqu'un d'autre avait ouvert cette armoire ces dernières années. Sa mère, Carmen, ou sa cousine Daniela avaient-elles succombé à la tentation de fouiller dans le passé ? Son père et son oncle avaient-ils ressenti le désir de se retrouver dans les lignes de leur jeunesse ?

Clarence pensa bien vite que non. Contrairement à elle, Daniela n'aimait des vieilles choses que la belle demeure en pierre et ardoise et les meubles de bois sombre, rien de plus. Carmen n'était pas née dans cette maison et n'avait jamais réussi à la considérer comme la sienne. Sa mission, surtout depuis la mort de la mère de Daniela, consistait à faire en sorte que l'endroit reste propre et ordonné, le cellier toujours bien garni, et que tout soit prétexte à célébration. Elle adorait passer là de longues saisons, mais appréciait d'avoir une résidence principale ailleurs, et vraiment à elle.

Quant à Jacobo et à Kilian, ils étaient de parfaits montagnards : si réservés qu'ils en devenaient agaçants, préservant jalousement leur intimité. Il était surprenant qu'aucun des deux n'ait détruit toutes ces lettres, ainsi que Clarence l'avait fait de ses journaux d'adolescente, comme si cet acte de destruction pouvait effacer ce qui s'était produit. Clarence envisagea plusieurs possibilités. Peut-être étaient-ils conscients qu'en fin de compte ces missives ne contenaient pas grand-chose, sinon une forte nostalgie qui les destinait au feu. Ou alors ils ne se souvenaient plus de ce qu'ils y racontaient – ce dont Clarence doutait, étant donné leur propension à tous deux à parler sans cesse de leur île chérie –, ou simplement avaient-ils oublié leur existence, les reléguant au rang de tous les objets accumulés au long d'une vie.

Clarence souhaitait savoir ce qui ne figurait pas dans les lettres et pouvait altérer la vie en apparence tranquille de la maison de Pasolobino.

Sans se lever, elle tendit le bras vers un coffret dont elle ouvrit un tiroir et sortit une loupe. Examinant plus attentivement les bords du papier, elle vit sur le coin inférieur droit un petit trait évoquant un chiffre : une ligne verticale barrée d'un trait plus petit.

Peut-être un 7.

Peu probable qu'il s'agisse d'un numéro de page. Peut-être une date : 1947, 1957, 1967... ? Mais aucune des trois ne correspondait à sa connaissance aux faits décrits dans les lettres, legs émouvant de la vie coloniale d'Espagnols dans une plantation de cacao.

En fait, rien ne l'intriguait autant que ces lignes où une tierce personne, inconnue, disait qu'elle ne reviendrait plus aussi souvent, que quelqu'un envoyait de l'argent depuis la Casa Rabaltué, que trois personnes bien connues du destinataire – Jacobo ? – allaient bien et qu'un être qu'il appréciait avait disparu.

À qui son père avait-il pu faire parvenir de l'argent ? Pourquoi se serait-il inquiété des études ou du travail de quelqu'un là-bas ? Qui était cette personne dont il devait déplorer le décès ? Les amis d'Ureka, disait le mot. Clarence n'avait jamais entendu parler de ce lieu, si toutefois il s'agissait d'un lieu. D'une personne, sinon ? Mais, dans ce cas, qui était-elle ?

Clarence avait entendu des centaines d'histoires sur la vie des hommes de la Casa Rabaltué en terres lointaines. Elle les connaissait par cœur, tout prétexte étant bon pour que Jacobo et Kilian évoquent leur paradis perdu. L'histoire officielle des hommes de sa maison adoptait toujours la forme d'une légende

commencée voilà des décennies dans un petit village des Pyrénées, se poursuivant sur une petite île africaine, et se terminant dans la montagne d'origine. Jusqu'à cette récente découverte, Clarence n'avait pas envisagé l'inverse : que tout ait pu commencer en Afrique, continuer dans un petit village des Pyrénées, et se terminer en reprenant la mer.

Peut-être avaient-ils omis de lui raconter des choses importantes... Tentée de se laisser emporter par des idées romanesques, Clarence se repassa mentalement les personnes citées par Jacobo et Kilian. Presque toutes étaient en lien avec leur entourage, et l'initiateur de cette aventure exotique était un jeune aventurier de la vallée de Pasolobino parti en terres inconnues à la fin du XIX^e siècle, aux environs de la naissance des grands-parents Antón et Mariana. Le jeune homme avait débarqué sur une île de l'océan Atlantique, dans ce qu'on dénommait alors la baie du Biafra. En quelques années seulement, il avait amassé une petite fortune et il était devenu propriétaire d'une fertile plantation d'un cacao exporté dans le monde entier. Loin de là, dans les Pyrénées, des hommes célibataires et de jeunes mariés avaient décidé de partir travailler dans la plantation de leur ancien voisin.

Ils avaient troqué les verts pâturages contre les palmiers.

Clarence sourit en pensant à ces montagnards rudes, fermés, au caractère taciturne et sérieux, peu expansifs, habitués à une gamme chromatique limitée au blanc de la neige, au vert des prairies et au

gris des pierres, et découvrant les couleurs vives des tropiques, la peau sombre des corps à demi nus, les constructions légères et la brise marine. Jamais elle n'en reviendrait de voir en Jacobo et Kilian les protagonistes de toutes les fictions qu'elle avait lues ou vues sur les colonies, où le contexte colonial était envisagé du point de vue européen, à savoir celui de sa famille. Car leur version était la seule qu'elle connaissait.

Claire et indiscutable.

La vie quotidienne dans les plantations de cacao, les relations avec les natifs, la nourriture, les écureuils volants, les serpents, les singes, les grands lézards colorés et les *yen-yen*. Les fêtes des dimanches, le son trépidant des congas...

Voilà ce qu'ils leur racontaient. Ce qui apparaissait dans les premières lettres de son oncle.

Comme ils travaillaient ! Comme la vie était dure là-bas !

Indiscutable.

« Ses enfants vont bien aussi »...

La date devait être 1977, ou 1987, ou 1997...

Qui pourrait éclaircir la signification de ces lignes ? La jeune femme pensa à Kilian et Jacobo, mais quelle honte de leur avouer avoir lu toutes ces lettres ! Lors d'un repas de famille où le passé colonial avait été évoqué, la curiosité avait poussé Clarence à poser des questions osées, mais les deux frères avaient fait preuve d'une habileté fort opportune pour détourner la conversation vers des sujets moins dérangeants. Espérer une réponse directe et sincère concernant cet extrait de lettre était beaucoup espérer.